Notos

N° 5 | 2020
Théories et pratiques du Care

Dans les yeux de la vulnérabilité : inviter l'éthique du care dans les protocoles de recherche

Daphné CAILLOL

Damien DEVILLE

Édition électronique :
URL :
https://notos.numerev.com/articles/revue-5/741-dans-les-yeux-de-la-vulnerabilite-inviter-l-ethique-du-care-dans-les-protocoles-de-recherche
DOI : numerev_123
Date de publication : 12/06/2020

Cette publication est sous licence **CC BY-NC-ND** (Attribution - No commercial - No derivatives).

Pour **citer cette publication** : CAILLOL, D., DEVILLE, D. (2020) Dans les yeux de la vulnérabilité : inviter l'éthique du care dans les protocoles de recherche. *Notos*, (5). https://doi.org/10.34745/numerev_123

Que signifie inviter le *care* dans les démarches de construction de la recherche ? Comment cela peut faire émerger une assise davantage réciproque entre enquêté.es et enquêteurs ? En proposant de penser la recherche comme une rencontre et en analysant des expériences vécues auprès des personnes avec lesquelles nous travaillons - des personnes qui font l'expérience d'inégalités intersectionnelles de sexe, de classe et/ou raciale en France et en Jordanie - nous évoquons dans cet article comment les échanges sur le terrain nous ont permis de repenser le rapport à l'autre tout comme le rapport à notre recherche et à nous-même. Forts de ces expériences de terrain, *nous défendons l'éthique du care comme méthode pour développer une connaissance co-créé au service d'une transformation positive pour les chercheur.es comme pour les enquêtés.es.*

Mots-clés :
Terrain, Care, Enquête, Rencontre, Processus dialogique

Daphné Caillol,
doctorante en géographie, Université Paris VII / Labex Dynamite

daphne.caillol@yahoo.fr

Damien Deville,
doctorant en géo-anthropologie UPV Montpellier / UMR Innovation

damien.deville78@gmail.com

Dans les yeux de la vulnérabilité : inviter l'éthique du *care* dans les protocoles de recherche

Télécharger l'article complet en PDF

Enquêter dans un nouveau milieu est un exercice d'importance pour les chercheur.es : cela demande de sortir d'un monde connu, d'intérioriser des symboles différents, d'ouvrir le dialogue avec des personnes qui peuvent adresser des doutes et des inquiétudes envers le milieu de la recherche. Les chercheur.es sont en effet susceptibles de véhiculer sur le terrain, par leurs phrasés ou par leurs façons de présenter la recherche, un ensemble de signes qui peut renvoyer les enquêté.e.s [1] à un sentiment d'infériorité. Cette dynamique est d'autant plus marqué », lorsque le.a chercheur.e mobilise une méthodologie spécifiquement construite pour enquêter en milieu précaire : si chaque recherche est élaborée en fonction de la spécificité de chaque lieu et de chaque population, construire une méthodologie spécifiquement pour les populations en situation de précarité a tendance à créer un corps homogénéisant limitant la compréhension de la diversité des parcours et des trajectoires de vie (Chauvier, 2017). L'un dans l'autre, le.a chercheur.e devient sur le terrain le miroir d'inégalités multiples de sexe, de classe et de racialisation qui bien souvent s'entrecroisent et marquent profondément la société.

Dès lors, analyser ce qui compose la situation des individus demande de dépasser les frontières des catégorisations, de plonger dans les regards des personnes interviewées et d'essayer d'analyser les facteurs qui ont influencé la situation depuis laquelle parle la personne au moment où l'échange se fait. Pierre Bourdieu, dans la *Misère du Monde* (1993) insistait déjà sur l'importance d'une compréhension « totale » et systémique des trajectoires de vie. Allant dans le même sens, l'anthropologue Malinowski souligne que l'objectif principal du travail de terrain est « de saisir les rapports à la vie, le point de vue » de l'autre dans sa pluralité et sa singularité, et ainsi essayer d'accéder à sa propre vision du monde (1989 [1947]). Ce postulat permet de décaler la posture du chercheur.e sur le terrain : l'échange se déplace pour favoriser un processus davantage symétrique et dialogique où enquêteurs et enquêté.es peuvent apprendre l'un de l'autre. Ce dialogue constitue un levier pour la construction d'une communication non violente dans la recherche d'une part et un chemin pour favoriser une méthode qui peut enrichir le quotidien des enquêté.es d'autre part.

Plaçant nos réflexions dans l'héritage préalablement exposé, nous proposons ici de réfléchir à la notion de *« care »* sur le terrain pour opérationnaliser une approche plus dialogique et équitable avec les participant.es de la recherche. Nous définissons le *care* comme une pratique au sens large basée sur l'attention aux autres et à leurs besoins, et qui se structure autour d'une relation de qualité et de réciprocité. Porter un souci permanent des autres sur le terrain forge une posture de recherche spécifique : celle de comprendre la position relationnelle du chercheur.e envers les enquêtés et de construire des outils métrologiques qui peuvent répondre à leurs besoins. Carol Gilligan dans son livre *« Une voix différente : pour une éthique du care »* propose d'œuvrer à un basculement dans le rapport des individus à la morale et à l'éthique pour mieux comprendre et construire le monde. Selon elle, le monde se caractérise aujourd'hui par deux visions de la morale : une vision qui gouverne la société, basée sur la justice, la séparation des pouvoirs et l'autonomisation, et une vision du *care* qui s'appuie davantage sur les notions de relations, de vulnérabilités et de communications (Gilligan, 2008 [1982]). Si le monde de la recherche n'a pas attendu l'émergence des théories du

care pour s'intéresser à la vulnérabilité, le *care* a néanmoins l'intérêt de placer la vulnérabilité et le souci de l'autre au cœur de la construction de la relation à soi et à autrui (Tronto, 2009). Autrement dit, dans la théorie du *care*, la vulnérabilité ne constitue pas un objet d'étude et de compréhension en soi, mais bien un préalable qui doit induire la plupart des actions et des démarches.

Que signifie, dès lors, inviter le *care* dans les démarches de construction de la recherche ? Comment cela peut faire émerger une assise davantage réciproque entre enquêté.es et enquêteurs ? En proposant de penser la recherche comme une rencontre et en analysant des expériences vécues auprès des personnes avec lesquelles nous travaillons - des personnes qui font l'expérience d'inégalités intersectionnelles de sexe, de classe et/ou raciale en France et en Jordanie - nous évoquons dans cet article comment les échanges sur le terrain nous ont permis de repenser le rapport à l'autre tout comme le rapport à notre recherche et à nous-même. Forts de ces expériences de terrain, *nous défendons l'éthique du care comme méthode pour développer une connaissance co-créé au service d'une transformation positive pour les chercheur.es comme pour les enquêté.es.*

Penser l'enquête comme une rencontre

Les stratégies d'enquêtes construites *a fortiori* sont parfois mises à rude épreuve lorsque le.a chercheur.e arrive sur le terrain. Ces protocoles méthodologiques ne permettent pas toujours de saisir et de se préparer aux réalités émotionnelles et relationnelles qui sont pourtant au cœur des processus d'intégration du chercheur.e sur le terrain. Plus l'écart entre le monde du chercheur.e et le monde des enquêté.es est important, plus les difficultés sont grande. Il en va ainsi des terrains dans des zones de conflits ou des espaces d'enfermement (ghettos, camps de réfugiés), mais aussi auprès de populations marginalisées, précarisées et/ou stigmatisées. De nombreux écrits montrent en effet que, dans ces environnements, les canons de la méthode sont mis à mal, que ce soit au sujet de la théorique neutralité du chercheur ou de l'impeccabilité des techniques d'enquête (Bizeul, 1998).

De fait, quel que soit le terrain du chercheur.e, il peut donc être considéré comme difficile (*ibidem*). Ces difficultés se caractérisent souvent par les relations qui unissent les chercheur.es aux personnes avec lesquelles l'échange se construit. L'enquête tisse en effet des interactions qui actualisent les façons d'être et de penser. Certains auteurs attirent ainsi l'attention sur une dimension majeure de l'enquête de terrain : pénétrer un lieu, s'intégrer dans une société, amènent nécessairement à entrer en contact avec un monde dont nous n'avons pas nécessairement intériorisé les codes, les façons d'être et les logiques (Bouzana, Campana, 2007). Ce monde peut être représenté comme un éco-système singulier, dont il s'agit de comprendre les relations qui le caractérisent et de comprendre ce que véhicule le chercheur comment le.a chercheur.e peut et doit s'intégrer dans cet éco-système.

Lors des premiers pas sur le terrain, les différences dans les façons d'être et de parler peuvent en effet entraîner des violences symboliques dont les chercheur.es deviennent les miroirs directs ou indirects, voire les causes. Les recherches féministes et postcoloniales ont été les premières à réfléchir aux méthodes qui favorisent une production du savoir co-créé avec les participant.es de la recherche, permettant ainsi de déconstruire les rapports de pouvoir entre une personne détenant la connaissance (le chercheur - actif), et une autre qui ne le détient pas (les enquêtés - passif). Les chercheur.es des études subalternes et postcoloniales se sont notamment attachés à montrer le rôle de la production des savoirs dans la perpétuation des rapports de pouvoir et la catégorisation des individus (Saïd, 1995 [1978] ; Spivak, 1988 ; Tuhiwai Smith, 1999) alors que, prenant le contre pieds de ces jeux de pouvoir, les chercheuses féministes ont davantage cherché à réfléchir à des méthodes permettant aux chercheur.es comme aux partricipant.es de co-produire ensemble du savoir et des connaissances (Maynard, Pruvis, 1994 ; Rose, 1997 ; Jaggar, 2008 ; Riano, 2012). Pourtant, comme le soulignent Martina Angela Caretta et Yvonne Riano « bien que beaucoup de débats se soient développés chez les chercheur.es féministes et postcoloniaux sur les relations inégales de recherche entre chercheur.es et participant.es de la recherche, la littérature sur comment opérationnaliser concrètement une meilleure équité reste limitée » (2016, p. 258). Ces différentes méthodes ont néanmoins pour point commun d'affirmer que la co-construction avec les enquêté.es demande d'intérioriser une posture suffisamment flexible, sortant des canons classiques de la méthode (Kindon, Pain, Kesby, 2010 ; Kristiansen, Bloch-Poulsen 2013). Le chercheur Harry Wolcott (1995) propose même d'appeler cela « un art » où l'incertitude et l'intuition deviennent maîtresses des choix du chercheur.e sur le terrain.

Penser l'enquête comme une rencontre entre deux mondes peut alors aider à instaurer un *processus davantage dialogique* entre enquêté.es et enquêteurs. Avant de se confronter à une catégorie de population ou à un objet de recherche, l'enquête de terrain c'est avant tout échanger avec des individus. Si des conditions déterminées peuvent influencer les choix de ces derniers, chaque trajectoire de vie est marquée par une singularité, par des espoirs et des doutes intrinsèques, par des situations passées et présentes, par des ambitions et des objectifs d'avenir. Par cette singularité, les humains sont porteurs d'histoires qui leur permettent de relever les défis de la société, les défis de leur situation. Penser alors l'enquête comme une rencontre permet de déplacer son rôle : elle quitte sa structure de questionnement intrinsèque pour s'ouvrir à une écoute plurielle. Enquêter devient alors discerner une personne dans sa singularité, entendre des histoires qui se bousculent, qui se chevauchent et qui s'entrecroisent, pour finalement former un monde propre à l'individu enquêté.

Cette écoute particulière à la relation d'enquête, l'anthropologue Anna Tsing propose de l'appeler « une science » (2017) dont l'objet de recherche serait la compréhension de la diversité humaine comme non humaine et dont l'unité de base serait la rencontre. Penser l'enquête comme une rencontre permet en effet de dissocier l'individu enquêté d'une catégorie conceptuelle de recherche, pour le comprendre dans sa pluralité et dans sa complexité. Par exemple, dans les situations de précarité qui intéressent les deux auteurs de cet article, la personne enquêtée correspond à une

catégorie conceptuelle qui se base sur des indicateurs sociaux ou économiques. Pourtant une personne en situation de précarité n'est jamais « que précaire ». Elle recèle de connaissances sur son territoire, d'un parcours de vie enrichissant, d'une perception des objets et des structures sociétales tout aussi construites que celle des populations plus aisées. Plus important encore, l'entrée en précarité est extrêmement plurielle en fonction des trajectoires de vie. Elle dépend parfois d'une structure familiale particulière, d'une conjoncture économique, d'inégalités structurantes, d'un deuil ou de solitude, ou encore d'un arbitrage aux conséquences non anticipées. Enfin, la précarité peut être choisie, dans le sens où certains quittent des situations confortables pour se réinventer une vie ailleurs, certes moins bien pourvue en biens financiers et matériels, mais porteuse davantage de sens pour eux-mêmes.

La complexité propre à chaque individu le situe également dans une position ressource pour l'enquêteur qui vient demander savoirs et informations. Ainsi, certains enquêté.es clefs peuvent devenir « des partenaires de recherche, ils ne sont alors pas dépourvus de pouvoir et peuvent contrôler l'accès au terrain, être capable de négocier les conditions de leurs participations » (Caretta, Riano, 2016, p. 260). Par ailleurs, contrairement aux catégories et aux concepts qui figent, l'identité d'une personne est mouvante (Maalouf, 2014) tout comme la relation qui peut unir deux personnes (Bondi, 2003). Ainsi certaines personnes peuvent se dire dépendante un jour, et lors d'un autre entretien se considérer comme 'autonome'. Les histoires varient avec les représentations et les moments où elles sont racontées. Ces expériences de terrain indiquent que les trajectoires de vie des personnes enquêtées ne peuvent pas être comprises simplement sur un mode binaire (sauveur/victime, privilégié/précaire, etc.). Chaque enquêté.e – et par extension chaque enquête - constitue un tout dynamique, pluriel et intrinsèque.

Dès lors penser l'enquête comme une rencontre demande aussi de préparer ce qui peut se traduire pendant cette rencontre. Le passé se ranime lors d'un échange, d'autant plus lorsque le.a chercheur.e demande à l'enquêté.e de parler de ses épreuves de vie. La chercheuse en histoire des sciences Helen Verran, utilise une belle métaphore pour illustrer cette dynamique : chez les communautés Yolngu, vivant au nord de L'Australie, la somme des rêves des ancêtres - c'est-à-dire les récits composant la mythologie des populations aborigènes - est condensée lors d'un rituel au cours duquel une lance est jetée au milieu d'un cercle de chanteurs. A travers les rencontres qui structurent ce rituel, la lance matérialise le lien entre le passé et l'ici et maintenant.

La métaphore du rituel des Yolngus est utile pour comprendre ce qui peut se jouer lors d'une enquête. En de nombreuses situations, le.a chercheur.e représente la lance : jeté au milieu d'une société ou d'une communauté dont il connaît relativement peu les codes, il invite les individus qu'il rencontre à expliquer leur passé, à le comprendre et à l'analyser, tout en faisant le lien avec les situations présentes auxquelles ils sont aujourd'hui confrontés. Comme l'évoque à son tour le chercheur Christian Papinot (2014), la relation d'enquête est avant tout une relation sociale déterminée par des mécanismes qui dépassent la simple élaboration d'une méthodologie d'enquête. Selon l'auteur, comprendre les relations sociales qui s'élaborent lors de l'enquête rompt avec

l'idéal prospectif et positiviste de la recherche en plaçant la qualité de l'échange social entre deux individus comme une condition permettant la pertinence des données récoltées (*ibidem*). Autrement dit, davantage qu'une méthode construite *a priori*, c'est bien le résultat de la rencontre entre deux individus qui conditionne les relations de terrain. Le travail scientifique peut s'apparenter alors à de *l'artisanat* dans le sens où un bricolage permanent de connaissance, de compétences et de relations humaines conditionne la réussite de la recherche (Levi-Strauss, 1990).

Les résultats des rencontres sont également pensés par Anna Tsing dans un processus de recherche ethnologique chez les cueilleurs de champignons des forêts de l'Oregon (2017). En utilisant le concept *d'agencement* , l'auteur explique alors qu'une relation crée toujours un résultat qui est bien supérieur à la somme des parties. Les cueilleurs de champignons de l'Oregon, de leur rencontre avec la forêt créent en permanence des savoirs, des réseaux d'amitiés, des filières informelles, de l'espace par la construction de campements en forêt et du temps lorsque leurs vies entières deviennent rythmées par les saisons favorables à la cueillette. La rencontre et les relations qui en émergent laissent des traces, elles créent des aménités, elles fabriquent des mondes.

Dès lors que nous acceptons l'expérience de terrain comme une rencontre et comme un ensemble mouvant de relations avec d'autres individus humains comme non humain, il est possible de s'interroger sur la qualité de ces relations et sur les notions de *donner et recevoir*. Ces dernières se déployant de manière plurielle en fonction des contextes empiriques, un retour d'expérience précis permet alors davantage d'illustrer ce qui se joue sur le terrain. Au cours de nos différents terrains nous avons pu expérimenter différentes postures, d'une posture de chercheur.e en attente de résultats précis à une posture davantage attentive et centrée sur le partage. Passer de l'une à l'autre nous a permis de repenser complètement la façon dont nous interagissons avec les enquêté.es. Un retour analytique sur deux terrains d'enquêtes permet d'illustrer cette bascule dans le processus de recherche. Ces démarches étant en partie la source d'une subjectivité, d'émotions particulières ressenties sur place et de rencontres interpersonnelles, nous utilisons dans les deux paragraphes qui suivent le « je » pour décrire le plus fidèlement possible ce que nous avons vécus sur nos terrains respectifs.

Introduire la recherche par un langage commun : le cas des jardiniers urbains pauvres - par Damien Deville

Enquêter dans les villes petites et moyennes, auprès d'individus en situation de précarité, c'est croiser le fer avec un double niveau d'invisibilité : relativement oubliées aux bénéfices des grandes métropoles, nombre de villes petites et moyennes ont aujourd'hui du mal à s'affirmer dans l'économie monde (Faburel, 2018), tandis que dans ces dernières ce sont souvent les classes créatives, à fort capitaux sociaux et intellectuels, qui font davantage l'objet des politiques publiques (Rousseau, 2014). Les populations en situation de précarité vivant dans ces territoires ont donc tendance à

être oubliées des politiques urbaines. Habiter donc une petite ville petite en France tout en vivant au quotidien des difficultés, peut contribuer à une mise en précarité structurelle depuis laquelle il est difficile de sortir (Santamaria, 2014). Pour certaines des personnes concernées, le jardin est alors un refuge, qui permet, l'espace de l'activité jardinière, de s'inventer un monde à soi et pour soi (Weber, 2000). Aller à la rencontre des jardiniers ne réside donc pas simplement dans la réalisation d'une carte des pratiques agricoles, c'est également entrer dans l'intimité des valeurs, des épreuves, des joies et des symboles qui composent la vie de ces jardiniers.

Arrivé sur le terrain à Alès, dans les jardins familiaux de la commune, j'ai dans un premier temps favorisé une approche classique de la recherche. Les jardins étant le plus souvent informels et invisibles sur le web, rencontrer un jardinier ne peut alors se prévoir à l'avance, cela se fait dans l'instant. Pour amorcer le processus d'enquête, je présentais alors classiquement mes recherches et mon identité, m'introduisant comme jeune doctorant cherchant à comprendre la place des jardins dans un milieu urbain en difficulté. Si certains se montraient curieux et ouverts pour échanger avec moi, nombre des jardiniers refusaient néanmoins l'échange. C'est comme si un sentiment de défiance était la réaction naturelle à l'introduction que j'énonçais. Ces mêmes jardiniers me proposaient d'aller voir leurs collègues qui à leur tour me dirigeaient vers quelqu'un d'autre, et lorsque j'insistais pour discuter spécifiquement avec la personne appréhendée, cette dernière exposait quelques excuses pour se dérober de la conversation.

J'ai mis du temps à comprendre ce qui structurait une telle défiance de la part de certains jardiniers. Un rapport introspectif m'a permis alors de me questionner : qu'est-ce que représente un chercheur nouvellement venu de la capitale dans un monde jardiné d'une ville oubliée ? Mon phrasé, la façon d'introduire ma position, la façon de m'habiller – en citadin parisien - caractérisait une position qui pouvait entraîner un fort rapport de force. Davantage que d'être dans un processus dialogique, la représentation corporelle que je manifestais ne pouvait-elle pas être perçue comme un miroir reflétant la situation de précarité à laquelle sont confrontés les jardiniers ?

Fort de cette hypothèse, j'ai alors changé mon approche du terrain. Cela m'a d'abord demandé de renouer avec les origines de mon objet de recherche : je crois aujourd'hui que ce dernier n'arrive jamais par hasard dans la vie d'un.e chercheur.e. Il reflète souvent des passions plus ou moins assumées, l'amour d'un territoire ou d'un pays, une volonté de changer à son échelle quelques valeurs d'une société demandant d'être renouvelée. Dans mon cas, enquêter sur les jardiniers était la suite logique d'un intérêt de longue date pour l'écologie mais aussi pour les jardins, des espaces de relations entre nature et culture qui ont su nourrir les plus anciennes de mes passions. Est-il possible d'amorcer un terrain avec cet objet commun qui permettait de rassembler enquêteur et enquêté.es ? J'ai donc essayé la démarche suivante : au lieu d'entrer sur le terrain en me présentant comme chercheur, j'ai d'abord décidé de me présenter comme un jardinier, du moins comme une personne souhaitant apprendre à jardiner. Cette introduction avait pour objectif de créer une rencontre avec les partcipant.es de la recherche par une passion commune, étape essentielle pour créer

un lien de confiance avant d'expliquer plus en détails la recherche que je menais en parallèle.

De manière étonnante, cette introduction a permis une entrée beaucoup plus facile auprès des enquêté.es. En trouvant un langage commun, ici à travers le fait de vouloir jardiner, mais aussi en positionnant les enquêté.es dans une position de « professeur » auprès desquels je venais demander des savoirs, j'ai pu nouer des relations de confiance de manière plus rapide et plus durable. Si certains, timides, continuaient à me refuser l'entrée dans leur jardin, je suis revenu vers d'autres qui ont cette fois accepté l'échange. Dans le cas des jardins urbains dans une ville moyenne, trouver un langage commun entre enquêté.es en enquêteur m'a permis de décaler le sentiment d'enquête pour un espace d'échange informel et propice à davantage de spontanéité. La rencontre s'est construite non pas sur un processus hiérarchique entre science et société, le chercheur venant demander du temps aux enquêtés pour répondre à sa dynamique de recherche, mais bien par la mise en valeur d'une passion commune et d'un intérêt partagé. De ce fait, elle a également permis de renouer avec la dignité des enquêté.es : ces derniers étaient enfin valorisés pour ce qu'ils sont, des personnes compétentes et créatives avec lesquelles l'enquêteur vient échanger pour créer de la connaissance. Cette dynamique est d'autant plus nécessaire que l'enquête s'adressait à des personnes en situation en précarité, d'abord marginalisées par l'image que la société peut construire sur elles. Inverser alors ce rapport de marginalité en s'adressant aux jardiniers comme à des enseignants permet de déconstruire au préalable l'image qu'ils ont d'eux-mêmes et d'établir dans le dialogue un rapport de confiance et d'horizontalité.

Écouter des mondes altérés : les femmes migrantes travailleuses domestiques à Amman (Jordanie) – par Daphné Caillol

Passer d'une posture de jeune chercheuse en attente de résultats concrets à une posture davantage attentive n'a pas été chose facile et a été le fruit de nombreuses réflexions personnelles et introspectives. La violence des expériences auxquelles j'ai parfois été confrontée m'a pourtant poussée de plus en plus à m'interroger sur mon rôle, ma place et ma responsabilité auprès de mes enquêtées. J'ai choisi de mettre ma présence au service de la qualité de la relation car j'ai ressenti que celle-ci, au-delà de m'apporter de l'information, pouvait ouvrir la voie vers une transformation des représentations que les enquêtées portaient sur elles-mêmes. Beaucoup de chercheur.es prennent soin de leur enquêtées, du mieux qu'ils le peuvent, surtout face à des populations qui subissent des violences pendant que d'autres choisissent de se distancier pour se protéger. Si aucune de ces deux postures ne peut s'affirmer plus efficace que l'autre, il existe quoi qu'il en soit peu d'écrits sur cette relation et sur comment le fait de prendre soin de ces enquêtées peut devenir une forme de recherche-action, un engagement choisi. Les premières semaines de mon terrain à Amman, capitale de la Jordanie, ont été marquées par une volonté de prendre toujours plus d'informations et d'aller uniquement vers celles qui semblaient intéressantes pour

mon processus d'enquête ; d'abord parce que j'avais peur de rentrer de mon terrain avec trop peu d'informations pour écrire l'analyse scientifique, mais également parce que les récits recueillis, souvent douloureux, me renvoyaient à un fort sentiment d'impuissance. Je venais donc pour prendre de l'information et repartir, non sans culpabilité d'avoir éveillé chez l'enquêtée autant de « mauvais souvenirs ».

Également, lors des récits, je donnais mon écoute attentive uniquement aux éléments liés à ma recherche et je réorientais sans cesse les questionnements vers ce qui m'intéressait sans respecter le sens que mes participantes voulaient donner à l'entretien. Je choisissais les questions posées, je décidais de la tournure que prenait l'entretien ainsi que la façon dont j'interprétais les réponses. Une démarche classique qui n'avait pour effet que de maintenir les hiérarchies entre l'enquêtrice qui décide et les enquêtées qui répondent (Mclafferty, 1995 ; Staheli, Lawson, 1995).

Néanmoins, au gré des rencontres, au gré des récits, j'ai appris à écouter et à recevoir les histoires de vie et j'ai alors compris le rôle de l'*écoute* dans la relation avec mes enquêtées. Je l'ai compris à travers les formes de *gratitude* qu'elles m'exprimaient parfois après certains entretiens mais aussi dans des situations où j'avais choisi d'accompagner des enquêtées dans leur vie quotidienne ces espaces d'intimité où beaucoup m'était confié et où ma position de femme extérieure à la société d'accueil et d'origine leur permettait de déposer des doutes, des inquiétudes et des réflexions qui allaient souvent bien au-delà de ma seule collecte de données. Cet apprentissage de l'écoute désintéressée, m'a permis ensuite de me laisser guider dans les échanges, de laisser les enquêtées choisir où elles voulaient m'emmener, même si cela me détournait parfois de mes objectifs. Cela m'a permis de me rendre compte que *sans attente, il est possible de découvrir beaucoup plus que prévu et que l'écoute est un don précieux du chercheur.e pour les enquêtées, particulièrement si les personnes concernées ont peu l'habitude d'être entendues*.

Sur mon terrain, l'écoute est alors apparue comme un élément clef dans la relation avec les enquêtées, mais aussi comme une responsabilité pour leur redonner le pouvoir de dire et d'être, et que je ne sois plus la seule à décider de la structure de l'entretien. J'ai par la suite essayé de développer des méthodes spécifiques favorisant la co-création comme la réalisation de marches filmées dont elles choisissaient l'itinéraire et le contenu. Dans ces marches j'invitais les participantes à choisir un itinéraire, un lieu qu'elles connaissaient et qu'elles me présentaient comme elles le souhaitaient en s'adressant à la caméra. Des formats qui ont favorisé l'émergence de relations réciproques de partage, me permettant alors d'amener ma recherche toujours plus loin et de valoriser davantage les personnes rencontrées sur place.

Pendant mon terrain j'ai donc essayé d'être attentive aux besoins d'écoute de mes enquêtées qui s'exprimaient par une réelle volonté de parler de certaines expériences plutôt que d'autres. Mon deuxième point d'attention a été de leur redonner du pouvoir dans le processus d'enquête par des méthodes où elles devenaient des guides qui m'apprenaient l'histoire et les dynamiques de la ville. Ces méthodes m'ont permis d'essayer de modifier la représentation qu'avaient mes enquêtées d'elles-mêmes en

leur faisant comprendre que j'avais besoin d'elles, de leurs savoirs et de leurs compétences et qu'elles étaient pour moi les premières initiatrices de la complexité d'Amman.

Le *care* dans la recherche : vers un processus dialogique entre enquêteurs et enquêté.es

Ces expériences croisées nous ont permis d'observer que, sur le terrain, le.a chercheur.e est souvent porteur d'importantes attentes, en partie établies par le milieu universitaire, qui peuvent faire émerger des biais dans les relations construites avec les enquêté.es. Ces attentes ont tendance à positionner l'enquêté.e dans une situation de simple informateur au détriment de la pluralité des savoirs qu'il est en mesure de représenter. Or auprès des personnes aux récits de vie parfois difficiles, la responsabilité en tant que chercheur.e devient importante et il est nécessaire de réfléchir aux méthodes qui permettent de redonner de l'attention aux personnes rencontrées. Dans ce cadre, la qualité des premiers échanges et la qualité de l'écoute constituent souvent des moments clé de l'enquête qui peuvent servir ou desservir la personne qui se livre. Mettre en lien ces expériences empiriques avec la théorie du *care* permet de proposer un regard renouvelé sur la relation entre chercheur.es et enquêté.es.

Le care est défini par la politologue Joan Tronto comme :

> Une activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre « monde », de sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde comprend nos corps, nous-mêmes et notre environnement » (2009, p.143).

Inviter le *care* dans la recherche n'est pas chose facile car la notion renvoie à « une division du travail moral en vertu de laquelle les activités consistant à prendre soin au quotidien, le souci des autres, la sollicitude ont été socialement et moralement dévalorisées » (Paperman, 2010). A l'image de la société, la recherche aborde peu la question du *care* avec les enquêté.es et donne peu de clefs aux chercheur.es pour faire face à des situations d'empathie. Néanmoins, nos expériences de terrain nous amènent aujourd'hui à penser que le care peut être porté en recherche à partir du moment où le.a chercheur.e devient en mesure de prendre soin de l'intimité de l'autre, de pouvoir comprendre où se situent ses limites tant intellectuelles, que sensibles et physiques sur le terrain, et d'accorder enfin autant d'importance aux mots traduits qu'aux gestes qui peuvent surgir lors de l'enquête. Prendre soin des enquêté.es, c'est aussi accueillir ce qui est là, y compris des informations qui semblent, aux premiers abords, peu utiles à un processus de recherche préétabli.

Le *care* prend aussi de l'importance sur des terrains qualitatifs où les émotions des

enquêté.es peuvent surgir de manière importante lors des entretiens. L'approche de Carol Gilligan de la théorie du *care*, qui propose d'opérer une transition d'un modèle objectivant normé vers un modèle spécifique de soin de la relation, est à ce titre particulièrement intéressante à appliquer dans le milieu de la recherche. Une conception de la morale basée sur le *care* se définit par « une préoccupation fondamentale du bien-être d'autrui, et centre le développement moral sur la compréhension des rapports humains » (Gilligan, 2008 [1982], p. 41) contrairement à une morale de la justice qui s'appuie « sur la compréhension des règles et des droits ». Gilligan identifie des différences claires entre les deux types d'approches : alors que la seconde « accorde un rôle primordial à la séparation et à l'individu », la morale du *care* s'appuie davantage sur « la responsabilité axée sur les rapports et la connexion entres les personnes » (*ibidem*).

Comme dans presque toutes les sphères de la société, l'éthique dans la recherche est encore aujourd'hui en partie fondée sur une éthique de la justice qui s'exprime souvent à travers un discours autour des biais de la recherche. Ainsi il y a des règles à respecter pour maintenir l'objectivité du chercheur, l'une de ces règles serait de minimiser l'implication émotionnelle du chercheur. Les dispositifs méthodologiques nous poussent dans cette logique à garder une posture distante avec les enquêté.es et à porter une attention permanente aux relations qui peuvent influencer cette présupposée objectivité du chercheur.e. Dans la même logique, les actions multiples d'aide et d'attention portées par les chercheur.e.s auprès des personnes enquêtées sont passées sous silence, peu reconnues dans les dispositifs méthodologiques, voire dépréciées. Or comme nous avons pu l'expérimenter dans les jardins urbains tout comme dans la capitale Jordanienne, recourir à l'éthique du *care* dans la recherche constitue une clé pour développer des relations réciproques et de confiance avec les enquêté.es mais également pour *reconnaître la relation et le souci d'autrui comme processus majeur de la création des données et des savoirs scientifiques.*

Conclusion : vers une recherche douce et enrichissante pour enquêteurs comme enquêtés

Le care, invité dans la construction de la recherche, permet d'ouvrir un espace où les enquêté.es peuvent livrer leurs récits, leurs vulnérabilités, leurs doutes et leurs espoirs avec davantage de sincérité. Il permet aussi de reconnaitre la propre dépendance des chercheur.es aux enquêté.es, tout comme la vulnérabilité de la recherche dans un terrain dont les codes et les symboles restent peu intériorisés. Enfin il permet d'assumer la vulnérabilité à laquelle est renvoyée le.a chercheur.e lorsque des trajectoires de vie difficile se font entendre. Inversement, écouter l'autre dans la perspective du *care* permet aux enquêté.es de renouer avec une certaine fierté : par la mobilisation de leurs discours, les enquêté.es se proposent de manière directe ou indirecte d'auto-analyser leurs trajectoires de vie. Au cours de l'enquête, les enquêté.es peuvent alors accéder à une prise de conscience du chemin parcouru et des compétences qu'ils ont su mobiliser pour répondre aux épreuves de leurs vies.

Finalement, amorcer l'éthique du *care* comme base de la relation dans la recherche permet d'accompagner les enquêté.es par une écoute attentive et faire ainsi émerger un véritable processus dialogique entre sciences et sociétés, entre enquêteurs et enquêté.es, entre des mondes différents, qui peuvent enfin véritablement se rencontrer et collaborer.

Bibliographie

Bizeul Daniel, 1998, « Le récit des conditions d'enquête : exploiter l'information en connaissance de cause », *Revue française de sociologie,* n°34, p. 751-787

Bourdieu Pierre, 1993, *La misère du monde,* Paris, Seuil.

Caretta Martina Angela, Riano Yvonne, 2016, « Feminist Participatory Methodologies in Geography: Creating Spaces of Inclusion », *Qualitative Research*, vol. 16, n°3, p. 1-9.

Chauvier Eric, 2017, *Anthropologie de l'ordinaire : une conversion du regard*, Toulouse, Éditions Anarcharsis.

Faburel Guillaume, 2018, *Les métropoles barbares : démondialiser la ville, désurbaniser la terre*, Paris, Le Passager Clandestin.

Gillian Rose, 1997, "Situating knowledges: positionality, reflexivities and other tactics", *Progress in Human Geography*, vol. 21, n°3, p. 305-320.

Gilligan Carol, 2008 [1982], *Une voix différente : pour une éthique du Care*, Paris, Flammarion,

Jaggar Alison Mary, 2015, *Just methods: An interdisciplinary feminist reader*, New York, Routledge.

Kesby Mike, Kindon Sara, Pain Rachel, 2010, "Retheorising empowerment and spatialising participatory action research", dans Kindon Sara, Pain Rachel, Kesby Mike (ed.), *Participatory Action Research Approaches and Methods*, New York, Routledge, p. 19-25.

Kristiansen Marianne, Bloch-Poulsen Jørgen, 2013, "Participatory Knowledge Production and Power", dans Phillips Louise, Kristiansen Marianne, Vehvilainen Marja *et* al. (ed.), *Knowledge and power in collaborative research: A reflexive approach*, New York, Routledge, p. 193-212.

Levi-Strauss Claude, 1990, *La pensée sauvage*, Paris, Pocket.

Maalouf Amin, 2014, *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset.

Malinowski Bronislaw, 1989, *Les argonautes du pacifique occidental*, Paris, Gallimard.

Maynard Mary, Purvis June, 1994, *Researching Women's Lives from a Feminist Perspective*, London, Taylor & Francis.

Mclafferty Sara, 1995, "Counting for women", *Professional Geographer*, vol. 47, n°4, p. 436-442.

Morange Marianne, Schmoll Camille, 2016, *Les outils qualitatifs en géographie. Méthodes et applications*, Paris, Armand Colin.

Panthaleux Frédéric*,* 2006, « Niveaux de description dans l'écriture ethnographique, contraintes d'écriture et tensions argumentatives »*,* communication au colloque « Enjeux (et) pratiques de l'écriture en sciences sociales. Journées d'étude », Paris, Université Paris I, p. 22-23.

Paperman Patricia, 2010, « Éthique du care : un changement de regard sur la vulnérabilité », *Revue Gérontologie et société*, vol. 2, n°133, p. 51-61.

Papinot Christian, 2014, *La relation d'enquête comme relation sociale. Épistémologie de la démarche de recherche ethnographique,* Québec*:* Presses de l'Université Laval / Paris : Hermann Editions.

Pulman Bertrand, 1988, « Pour une histoire de la notion de terrain », *Gradhiva*, n°5, p. 21-30.

Riano Yvonne, 2012, "The production of knowledge as a 'Minga': challenges and opportunities of a new participatory approach based on co-determination and reciprocity", *Working Paper 3 - Series Circulation of Knowledge*, Université de NeuchâteI.

Rousseau Max, 2014, « Redéveloppement urbain et (in)justice sociale : les stratégies néolibérales de « montée en gamme » dans les villes en déclin », *Justice spatiale-spatial justice*, n° 6, p. 1-16.

Saïd Edward, 1995 [1978], *Orientalism : western conceptions of the Orient*, London, Penguin books.

Santamaria Frédéric, 2012, « Les villes moyennes françaises et leur rôle en matière d'aménagement du territoire : vers de nouvelles perspectives ? », *Revue Norois*, n° 223, p. 13-30.

Spivak Gayatri Chakravorty, 1988, "Can the Subaltern Speak ?" dans Nelson Cary, Grossberg Lawrence (ed.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Chicago, University of Illinois Press, p. 271-313.

Staeheli Lynn, Lawson Victoria, 1995, "Feminism, praxis and human geography", *Geographical*, vol. 27, n°4, p. 321-338.

Tronto Joan, 2009, *Un monde vulnérable. Pour une politique du* "*care*"*,* Paris, La

Découverte.

Tsing Anna, 2017, *Le champignon de la fin du monde*, Paris, La Découverte.

Tuhiwai Smith Linda, 1999, *Decolonizing Methodologies: Research and Indigenous Peoples*, London, Zed Books.

Weber Florence, 2000, *L'honneur des jardiniers. Les potagers dans la France du XXe siècle*, Paris, Belin.

Wolcoot Harry F., 1995, *The Art of Fieldwork, Walnut Creek*, Lanham, Altamira Press.

---

[1] Dans une volonté d'inclure tous les genres, les termes de « chercheur », « enquêté » et « participant » ont systématiquement été écrits en écriture inclusive : « chercheur.e(s) », « enquêté.e(s) » et « participant.e(s). Afin de tout de même valoriser une fluidité à la lecture, la langue française manquant encore d'outils pour écrire pleinement de manière inclusive, le reste de l'article est présenté en écriture classique.